

XIV

Le lendemain matin, à huit heures précises, Vieuvicq pénétrait dans le petit salon où Jeanne l'attendait, en prenant son thé accompagné d'œufs frais et de sandwiches.

Il ne la reconnut point, d'abord, sous son accoutrement étrange. Elle portait, sur une jupe très courte, une sorte de veste ornée d'une infinité de poches et terminée par une cartouchière prise dans l'étoffe. L'extrémité d'un pantalon, très bouffant, s'engageait dans des bottes de cuir souple. Leur aspect indiquait, comme tout le reste du costume, qu'il ne s'agissait point d'un déguisement de fantaisie, mais de l'équipement d'une chasseresse pour de bon, déjà loin de ses débuts.

Sur la tête de la jeune femme, un chapeau de feutre mou, très seyant, mais très simple, était posé coquettement. Un fusil court, de gros calibre, une gibecière de maroquin, une boîte à cartouches, un fouet de chasse étaient éparés sur les meubles.

--Je comprends maintenant pourquoi vous donnez vos rendez-vous de si bonne heure, dit Guy. J'ai relu trois fois votre billet, ne pouvant en croire mes yeux.

--Asseyez-vous et causons vite, répondit-elle d'un ton nerveux. Mon oncle va venir me prendre; nous n'avons que peu de minutes. Sachez d'abord que je ne vous ai pas fait venir pour vous dire des choses agréables.

Vieuvicq, très surpris, l'observait. Malgré cette mise en scène singulière, il trouvait à Jeanne — il n'eût pu dire pourquoi — une expression qui lui rappelait les heures, si lointaines déjà ! du Gleisker. Il n'était pas seul à avoir ce souvenir.

--Vous n'avez pas oublié, dit-elle, où et comment nous nous sommes retrouvés cet automne. Depuis, je vous considère et je vous ai nommé à tout le monde comme un ami en dehors des amis ordinaires. Je vous prévins que je suis jalouse en amitié, comme cer-

taines femmes le sont sur d'autres points.

--Mais je ne vous ai pas donné lieu d'être jalouse, que je sache, répondit Guy avec un sourire triste. Je n'ai pas un ami en dehors de vous.

--Alors, comment se fait-il que d'autres connaissent avant moi vos projets de départ ? La chose valait la peine de m'être dite.

--J'en ai parlé à une seule personne au monde, au chef de qui je dépends. J'attendais que tout fût arrangé pour vous avertir. Je n'aime point à me rendre intéressant.

--Peut-on savoir pourquoi vous allez au Sénégal ?

--Pour gagner de l'argent, tout simplement, répondit-il en tournant dans ses doigts la pince à sucre.

--Vous devenez donc comme tous les autres ? fit-elle en l'observant. Vous ne pensez plus qu'à faire fortune comme si vous étiez le fils d'un maître d'école ?

--Le dernier des paysans tient à mourir dans sa maison. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que je désire rentrer un jour dans la mienne ?

--Eh bien, elle est là, votre maison. Vous pouvez y rentrer demain.

--Je crois entendre ma vieille Francoise ! Ne trouvez-vous pas, Jeanne, que certaines portes ne doivent se rouvrir qu'au grand large ? Aimerez-vous me voir répondre au mendiant tendant la main sur mon seuil : "Allez plus loin. Moi aussi je suis pauvre !"

--Alors, vous rougissez de la pauvreté ?

--Moi ? répondit-il en relevant la tête. Ah ! non ! Vous le savez bien ! Mais ici je suis un lutteur. Là-bas, je serais un vaincu. Ai-je tort ?

--Donc, c'est de l'argent que vous allez chercher en Afrique ? Votre départ n'a pas d'autre cause ?

--Non, fit-il, en évitant les yeux de Jeanne fixés sur les siens, pas d'autre.

--Alors vous pouvez rester. Il y a pour vous quelque chose de mieux